

obstiné à vouloir considérer le drame wagnérien comme l'aboutissement logique de tout ce qui l'a précédé, maintenant qu'il expire sous nos yeux, nous pouvons étudier sans parti pris la géniale et bizarre innovation de Beethoven, source encore inépuisée de trouvailles musicales et dramatiques pour le théâtre lyrique de l'avenir.

Henry PRUNIÈRES.

Les Concerts

CONCERT DE MUSIQUE SOVIÉTIQUE. (Padeloup).

Nous avons critiqué l'an dernier M. Szenkar de nous avoir donné, lors de son premier concert à Paris, des ouvrages qui nous avaient paru refléter de façon très pâle l'esprit soviétique et d'avoir choisi des auteurs qui n'étaient pas russes.

Aujourd'hui, nous sommes en présence de partitions signées de trois des noms les plus représentatifs de la jeune école russe : Chostakowitch, Mjaskowski et Prokofieff.

La plus élémentaire justice nous oblige à modifier tous nos points de repère et de renoncer à nos habituels critères en considérant un art conçu en fonction d'une société aussi différente, à tous égards, de la nôtre. Cette différence s'exerce non seulement sur des questions d'ordre social, politique, culturel, mais aussi sur des questions de race et d'évolution psychique. Il est bien évident qu'il y a plus loin du paysan ou de l'ouvrier russe au paysan ou à l'ouvrier français, que de ces derniers au bourgeois français.

A cet égard, on peut s'étonner des surprises d'André Gide durant son dernier séjour en U. R. S. S. L'extrême naïveté, le côté fruste du caractère, une certaine indifférence pour les problèmes littéraires, esthétiques et de pure intellectualité des Russes, privés d'une classe privilégiée et d'une culture internationale, s'allient fort bien à un goût spontané pour les arts, un appétit d'idéalisme, un instinct de la beauté, qu'André Gide est trop avisé pour avoir confondus un instant. On ne s'explique pas mieux comment cette même intelligence, d'une si clairvoyante subtilité critique a pu être dupe de la mystique révolutionnaire qui a servi aux dirigeants de l'U. R. S. S. pour abolir le passé révolu et préparer l'avenir. Quand Gide s'est retrouvé lui-même, c'est-à-dire un intellectuel français épris de liberté spirituelle, attiré par la destruction des mensonges conventionnels, des préjugés, des injustices sociales qui rançonnent notre civilisation, et quand il s'est un peu brutalement aperçu que le régime autoritaire et fort de l'U. R. S. S. n'avait correspondu à ses aspirations personnelles qu'accidentellement, durant une période de transition, il a paru un renégat et un contempteur du régime bolcheviste.

Nous n'avons en aucune façon l'intention de nous immiscer dans les questions politiques, mais il est impossible d'envisager un art aussi résolument conçu en fonction d'un système gouvernemental sans chercher à comprendre, au préalable, la véritable nature du système politique et social qui le détermine.

Le récent ouvrage d'André Gide met à nu le malentendu qui lie aussi bien qu'il oppose notre conception du communisme du régime soviétique. Il le fait avec une si loyale, si transparente et si candide (si l'on peut dire quand il s'agit de ce « retors » selon le mot de Rouveyre) clarté et une si désarmante bonne foi, qu'on ne saurait trouver document plus substantiel pour servir de base à nos investigations.

André Gide s'en revint fort déçu du pays de Dostoyewsky qui est aujourd'hui parfaitement indifférent à l'égard de son plus grand et plus profond écrivain. Il a sur le cœur un discours rentré — et chacun sait combien c'est là chose pesante et indigeste — dans lequel il émettait le vœu que l'U. R. S. S. produise, à son insu, quelque Keats, quelque Rimbaud, quelque Baudelaire, ou quelque Stendhal.

Nous ne sortons pas de la question, car cette faute de psychologie fut la nôtre et la demeure pour nombre de Français.

Une grande expérience est tentée, sur les bords de la Neva et de la Moskowa ; un monde nouveau s'instaure au milieu des circonstances les plus tragiques, des plus généreux sacrifices, du fanatisme, de l'enthousiasme et de l'horreur. Les lois sociales, morales, intellectuelles, les mœurs, les usages, tout est bouleversé. Devant un tel spectacle, l'intellectuel français s'analyse, s'interroge, souffre, espère ; un vertige s'empare de lui, il éprouve des sentiments violents de haine ou d'amour, de confiance ou d'indignation, il compare, se réfère à d'autres grandes aventures où les sociétés humaines se sont brusquement modifiées. Voilà ce que nous pensons trouver dans l'art soviétique, mais c'est proprement absurde. Notre point de vue demeure littéraire et spectaculaire. En Russie, moins que jamais, l'action n'est pas la sœur du rêve. Le rêve qui est, à peu de chose près, l'essentiel de notre vie psychique, est banni, est aboli : l'action est maîtresse. L'art est partie intégrante de l'action, comme le sport, le jeu, et toutes les activités auxquelles nous nous obstinons à mêler une idée de désintéressement, de gratuité, de pure spéculation. L'idée de liberté est totalement différente en U. R. S. S. de chez nous. Elle n'est plus individuelle mais collective. Tout existe en fonction de la collectivité. La liberté ne consiste pas à pratiquer ce culte du moi que nos intelligences subtiles sont arrivées à comprendre comme le meilleur et le plus sûr moyen d'être utile à son prochain et d'enrichir la collectivité à laquelle nous appartenons. Notre attrait pour l'originalité est le fait d'esprits saturés de culture.

En U. R. S. S., la liberté c'est l'institution de lois sociales et politiques qui permettent aux hommes — on les y contraignent — d'agir, de penser, non pas selon leur caprice individuel, mais, tout au contraire, de se conformer dans ses actes et ses pensées à un idéal commun qui, lui, est basé sur une certaine conception de l'égalité et de la liberté.

Pour Gide — et pour nous tous — la liberté de l'artiste consiste à s'opposer à la multitude, à faire œuvre de solitaire et de révolté. C'est chez nous que fleurit, à perpétuité, la mystique révolutionnaire. En U. R. S. S. elle ne fut qu'une étape d'ordre historique : le grand soir, si vous voulez. L'aurore s'est levée et la Russie en est au matin. On ne détruit plus, — il n'y a plus rien à détruire — on édifie ; on ne hait ; plus — il n'y a plus rien à haïr — on glorifie. André Gide n'y comprend rien, ou il ironise, ce qui est plus vraisemblable.

Qu'on me permette une citation du livre de Gide qui nous ramènera à notre sujet et qui met en lumière l'état d'incompréhension totale où nous nous trouvons vis-à-vis de l'art soviétique et les raisons profondes pour lesquelles nous ne trouvons guère de substance dans les œuvres exportées de Russie, pour lesquelles elles ne répondent à aucune de nos interrogations, ne satisfont aucun de nos désirs.

— « Vous comprenez (1), m'expliqua X... ce n'était plus du tout cela que le public réclamait ; plus du tout cela que nous voulons aujourd'hui. Il avait donné précédemment un ballet très remarquable et très remarqué. (« Il », c'était Chostakovitch, dont certains me parlaient avec cette sorte d'éloges que l'on n'accorde qu'aux génies). Mais que voulez-vous que le peuple fasse d'un opéra dont, en sortant, il ne peut fredonner aucun air ? ». (Quoi, c'est donc là qu'ils en étaient ! Et pourtant X..., artiste lui-même, et fort cultivé ne m'avait tenu jusqu'alors que des propos intelligents).

« Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce sont des œuvres que tout le monde puisse comprendre, et tout de suite. Si Chostakovitch ne le sent pas lui-même, on le lui fera bien sentir en ne l'écoutant même plus ».

Je protestai que les œuvres parfois les plus belles, et même celles qui sont appelées à devenir les plus populaires, ont pu n'être goûtées d'abord que par un très petit nombre de gens ; que Beethoven lui-même... Et lui tendant un livre que précisément j'avais sur moi : Tenez, lisez ceci :

« In Berlin gab ich auch (c'est Beethoven qui parle), vor mehreren Jahren ein Konzert, ich griff mich an und glaubte, was Reich's zu leisten, und hoffte auf einen tüchtigen Beifall; aber siehe da, als ich meine höchste Begeisterung ausgesprochen hatte, kein geringstes Zeichen des Beifalls ertönte ».

X... m'accorda qu'en U. R. S. S. un Beethoven aurait eu bien du mal à se relever d'un tel insuccès. « Voyez-vous, continua-t-il, un artiste, chez nous, a d'abord à être dans la ligne. Les plus beaux dons, sinon, seront considérés comme du « formalisme ». Oui, c'est le mot que nous avons trouvé pour désigner tout ce que nous ne nous soucions pas de voir ou d'entendre. Nous voulons créer un art nouveau, digne du grand peuple que nous sommes. L'art, aujourd'hui, doit être populaire ou n'être pas ».

— Vous contraindrez tous vos artistes au conformisme, lui dis-je, et les meilleurs, ceux qui ne consentiront pas à avilir leur art ou seulement à le courber, vous les réduirez au silence. La culture que vous prétendez servir, illustrer, défendre, vous honnira ».

Pour nous, le beau musical ne peut être dissocié de question d'ordre technique, de nouveautés de procédés d'écriture ou d'expression psychologique. Pour les Soviétiques, la musique est un divertissement et un acte de foi : elle doit exalter un enthousiasme qu'il est sot de décrier sous prétexte qu'il n'est guère spontané et sincère. Il est, en effet, de commande ou, plus exactement, il est standardisé. L'U. R. S. S. est présentement dans un état d'enthousiasme collectif ; si on comprend les disciplines qui répandent ses mœurs et sa politique, on devra convenir que c'est là, à son point de vue, le seul véritable enthousiasme.

Le croyant adore son Dieu, vit et meurt dans la confiance, la charité, l'amour de

(1) André Gide : *Retour de l'U. R. S. S.*, (édition Gallimard) page 80 et sui.

son prochain, et en se préparant à une existence future... Sans doute, et cela demeure une vérité générale malgré toutes les exceptions et les cas particuliers, etc. L'enthousiasme des bolchevistes est aussi relatif et, de cette dualité intérieure, naîtra des conflits qui favoriseront l'éclosion des génies douloureux et tourmentés que nous aimons et à qui nous reconnaissons le privilège exclusif d'être humains. Soyons justes, et comparons les phénomènes historiques : quelle opinion les premiers chrétiens auraient-ils eu de la foi orageuse et contradictoire d'un Baudelaire, d'un Verlaine ou d'un Mauriac, voire même de celle d'un Pascal? Quelle possibilité y aurait-il eu qu'un de ces croyants de la première heure, qu'un de ses pionniers de la nouvelle religion soit attiré par les problèmes, les états d'âme, les conflits intérieurs qui constituent l'élément romantique de la foi?

On me reprochera de ne point faire ici de la critique musicale. Ce reproche est-il justifié? Une musique qui est aussi ostensiblement écrite pour plaire à un public non prévenu, non éduqué, non raffiné, non blasé, une musique qui n'a à tenir compte d'aucune des données qui nous intéressent, qui sollicitent et retiennent notre attention et notre sympathie, une musique qui n'est, tout compte fait, en aucune façon contemporaine, puisqu'elle ne prend pas sa source aux mêmes modèles, ne s'adresse pas à un même auditoire et ne véhicule pas de mêmes idées, de mêmes sentiments, de mêmes sensations, une telle musique ne saurait être ni supérieure ni inférieure. Elle ne veut qu'à l'usage, en considérant l'effet qu'elle produit. En tout état de cause, nous ne pouvons lui servir de cobayes. Nous demeurons vis-à-vis d'elle comme un parterre de culs de jatte dont on viendrait exciter l'ardeur patriotique en lui faisant ouïr d'entraînants roulements de tambour.

Sans nulle ironie, je pense qu'il est fort probable que, jouée devant quelques milliers de prolétaires moscovites, la *Symphonie* de Chostakovitch ou le *Concerto* de Mjaskowski doivent faire un puissant et grandiose effet (1). Ils atteignent alors leur but, éveillent l'enthousiasme, magnifient une conception de la vie quelque peu rudimentaire, animale ou mécanique, légitime en soi, mais d'où sont bannis les inquiétudes, les curiosités déliquescences, l'appétit morbide de nouveauté et d'inédit, cette recherche du frisson nouveau et de la satisfaction intellectuelle qui sont les facteurs primordiaux — et nettement cérébraux — de notre goût artistique.

Robert BERNARD.

(1) Il convient de dissocier l'alerte et spirituelle *Ouverture* de Prokofieff, d'une orchestration brillante et diaprée, malicieuse et verveuse, des deux autres ouvrages soviétiques. Une personnalité comme celle de Prokofieff, aussi étroitement mêlée à notre vie artistique occidentale, qui a fait ses armes dans l'avant-garde d'une école qui compte les plus brillants représentants de la musique contemporaine européenne, échappera toujours par plusieurs côtés à la règle commune. Il se peut fort bien que cette savoureuse *Ouverture* ait grand succès en U. R. S. S. et qu'elle n'y contredise à nul égard les lois artistiques établies par les dirigeants du nouveau régime, mais, à nos yeux, elle ne saurait nous donner une impression caractéristique de ce qui se fait et doit se faire en U. R. S. S. Si elle n'échappe pas à la loi commune, elle ne s'y rattache qu'au titre où telle ou telle partition de Glinka, de Borodine ou de Tschai-kowski bénéficie de l'assentiment du régime et jouit de ses faveurs.